

Jenny Bestory

Il m'appelait Étoile

Jenny Bestory



© Jenny Bestory, 2022
(www.jennybestory.com)

Mise en page : Jenny Bestory
Logo : Jonathan Sébastien (Jsartcreation)
Couverture : Mélanie (Il était une Graphiste)
Lecture-correction : Estelle Chariat (La plume de Camélia)
Dépôt légal : Novembre 2022
ISBN : 978-2-9584279-0-0
Prix : 14,98 €

« Le Code de la propriété intellectuelle et artistique n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article L.122-5, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale, ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite » (alinéa 1er de l'article L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal. »

Attention : ce roman aborde des sujets pouvant heurter la sensibilité
de certains.

*À Shalane, ma toute première fan, merci d'avoir été la première à
croire en Étoile et d'avoir continué (même après dix ans !)*

BIENVENUE CHEZ MOI :

LE DOUX PARFUM DE LA MORT FLOTTE DANS L' AIR

Une feuille tachetée de sang, arrachée à un carnet de notes et posée maladroitement sur un lit en bois.

Serait-ce tout ce qu'il restait de cette adolescente aux allures torturées ? Avec son écriture irrégulière et la forme inachevée de ses lettres, on comprenait que ce texte avait été écrit à la va-vite. Chaque mot extirpé à son triste esprit lui avait procuré une douleur lancinante. Pourtant, elle avait ignoré ce pénible mal et poursuivi sur sa lancée. Comme toujours.

La fin d'une vie, le début d'une nouvelle disait-on. Mais avant toute chose, comme pour chaque histoire, il faut bien un commencement. Le voici donc sous les traits particuliers d'une adolescente surnommée Effy. Ne vous fiez pas au caractère doux et réservé de ce nom, car en réalité, il en est tout autre...

CHIRÉ ¹

— Et si on s’embrassait ? lançai-je avec un sourire en coin.

Assis face à moi, les bras croisés sur le dossier de sa chaise, Rémy Fadeau me fixa longuement, la bouche grande ouverte. À sa décharge, ma question avait de quoi surprendre. Allongée sur son lit défait, je balançais mes pieds au rythme d’une musique que j’étais bien incapable d’identifier, me retenant de rire.

— T’es pas sérieuse ? fit-il, visiblement perturbé.

— Peut-être bien... Alors ? Tu ne m’as toujours pas répondu.

— Je suis partagé entre l’envie de te rejoindre sur ce lit et celui de te ramener chez toi.

Ne parvenant à retenir mon fou rire plus longtemps, je pouffai avant de rouler sur le côté. Voilà près de quatre ans que Rémy était mon

¹« Déchiré » (créole martiniquais).

meilleur ami, depuis le jour où sa main avait atterri sur mon postérieur en cours de sciences naturelles puis qu'une gifle avait répondu à ce geste déplacé. Quelques filets d'injures et deux-trois farces plus tard, nous étions devenus inséparables.

L'an dernier, ses parents avaient déménagé à l'autre bout du pays. Pendant des mois, j'avais été privée de cette bouille comique aux cheveux hirsutes. Ainsi, quand il m'avait appelée pour m'informer qu'il était de passage pour les vacances, j'avais foncé chez l'oncle qui l'avait accueilli. Nous avions ensuite descendu une bouteille de whisky, en souvenir du bon vieux temps. Sans compter le gamma-butyrolactone (GBL) trouvé dans ma buanderie. Je l'avais alors rapporté à Rémy pour expérimenter cette drogue ensemble – il s'agissait d'un solvant industriel laissé par mon défunt grand-père garagiste, pour nettoyer les jantes de voitures. La bouteille vide, le GBL ingéré et l'esprit brumeux, j'avais fait cette proposition sur un ton léger à mon ami tout en sachant pertinemment que jamais elle ne se réaliserait.

Rémy finit par me rejoindre dans mon rire puis sur le lit, non sans lâcher un soupir. Je savais que, malgré le léger faible qu'il semblait éprouver pour moi – même si j'en ignorais encore la raison –, il ne ferait jamais rien pour nuire à notre amitié. Parfois, en état d'ébriété comme ce soir, il m'arrivait d'émettre des hypothèses quelque peu douteuses, mais il ne s'en offusquait jamais. C'était l'une des choses que j'appréciais le plus chez lui : pouvoir lui accorder une confiance aveugle.

— Pompette ? demanda-t-il entre deux rires.

— Oh ! j'ai dépassé ce stade depuis un moment !

— On arrête de boire, décida-t-il d'un ton solennel.

Je m'arrêtai subitement de rire lorsque le plafond blanc de la chambre de Rémy se mit à se mouvoir de lui-même. Je fermai les yeux en espérant que cette sensation de tournis disparaîtrait – en vain.

— Rémy... je ne peux pas rentrer chez moi dans cet état, repris-je sérieusement.

— Je sais... se contenta-t-il de répondre dans un souffle.

Inutile d'expliquer que si je rentrais chez moi en zigzaguant, ma mère allait me massacrer. Je préférais mentir en disant que je m'étais endormie chez mon ami plutôt que lui avouer une nouvelle fois mon état d'ébriété avancé. Certaines vérités n'étaient pas faites pour être révélées, et encore moins à ma mère.

— Reste, suggéra mon meilleur ami en s'allongeant près de moi.

— Tu n'as pas intérêt à essayer de me tripoter pendant la n...

— Je sais, répéta-t-il du même ton en me coupant par la même occasion.

Il continua à parler. J'essayais de soulever mes paupières qui me semblaient terriblement lourdes, sans compter la pièce qui tournoyait sur elle-même. Je tâchais de concentrer mon attention sur l'écran d'ordinateur de mon ami. Sans surprise, le fond d'écran représentait une femme aux formes généreuses en tenue légère. Depuis que je connaissais Rémy, je ne l'avais jamais vu relancer autre chose que ces photographies. Je préférais qu'il passe ses journées sur les réseaux sociaux ou autres à mater des femmes dénudées plutôt qu'il pose ses mains baladeuses sur moi. Je finis par m'endormir, à bout de forces. Peut-être me montrais-je trop dure avec Rémy ou peut-être pas assez. Je me définissais ainsi : impulsive, irréfléchie, compliquée et légèrement frivole. Bref, je ne dégageais rien de positif.

*
**

Ce jour-là, je me réveillai brumeuse. Je rencontrais quelques difficultés à sortir de mon lit. Ma tête paraissait trop lourde pour mes épaules. Je ne savais comment je m'étais retrouvée chez moi – je

supposais que Rémy y était pour quelque chose. J'avais l'impression de retrouver mes vieilles habitudes : traîner avec mon meilleur ami, boire du whisky ensemble, médire sur le monde et se raconter nos malheurs. Comme avant. Comme si nous habitions toujours la même ville et que nous côtoyions le même lycée. Comme si nos vies n'avaient pas changé d'un iota. Je trouvais cela agréable, même si ce n'était que l'illusion d'une soirée.

Son appel de la veille me revint en mémoire. Quand il m'avait annoncé qu'il se situait dans une commune voisine à la mienne, je ne l'avais pas cru. Il fallait dire qu'à ce moment-là, je déballais des cartons de déménagement et rangeais ma nouvelle chambre, sans grande conviction. Son appel avait été comme une bouffée d'air frais. J'avais sauté sur mon téléphone et il m'avait aussitôt demandé s'il pouvait passer me voir ; j'avais accepté. Après avoir dégusté une pizza ainsi qu'une glace, nous avons fini chez son oncle qui l'hébergeait pour les quelques jours à venir en compagnie de notre vieil ami Jack Daniel's.

Des rires me sortirent de mes pensées. Je décidai de quitter ma chambre, sans m'inquiéter davantage de ma gueule de bois passagère. Je me traînai jusqu'à la cuisine dans l'idée d'avalier quelque chose et d'identifier qui s'esclaffait de la sorte – probablement ma mère ou l'une de mes deux sœurs. Je restai figée sur le pas de la porte en découvrant mon père et sa nouvelle famille attablés dans la salle de séjour, à déjeuner joyeusement avec la plus petite de mes sœurs ainsi que ma mère. Je ne m'attendais absolument pas à les trouver ici.

Je ne restai pas surprise bien longtemps. Je tournais les talons pour retourner dans ma chambre, sans un bonjour ni un sourire, à l'instant où mon géniteur posa les yeux sur moi. J'aurais peut-être dû emporter quelque chose à manger avant de m'en aller ; sur le moment, je n'y avais pas pensé. Honnêtement, je ne désirais pas m'attarder plus longtemps dans la pièce ou prétendre que la situation ne m'affectait pas.

Quelques renseignements concernant ma situation familiale : parents divorcés, père remarié, mère célibataire de trois enfants qui se démenait pour maintenir la tête hors de l'eau. Je vivais avec ma mère – ce qui me ravissait. Je n'avais pas adressé la parole à mon géniteur depuis plusieurs mois. Je ne commencerais certainement pas ce jour-là. Il fut un temps où sa présence m'avait manqué. Toutefois, j'avais fini par me lasser d'espérer que la situation reviendrait à la normale ou qu'il se soucierait de nous plus que de sa propre personne. J'avais cessé de croire que nous représentions un quelconque intérêt pour lui. Et, à en croire la nouvelle famille qu'il s'était faite, je n'avais pas foncièrement tort.

Quand mes parents s'étaient séparés, j'avais naïvement pensé qu'ils se remettraient ensemble. Le divorce prononcé, j'avais alors compris qu'ils ne se réconcilieraient probablement jamais. Six mois plus tard, nous recevions le faire-part de mariage de Papa. Inutile de préciser que je n'avais pas fait acte de présence à un tel événement. Ma belle-mère avait un fils et une fille de son premier mariage. J'avais ainsi une quasi-sœur et un quasi-frère que je n'avais jamais appris à connaître – cela signifierait que j'acceptais cette situation, or ce n'était pas le cas. De plus, même si j'étais restée peu de temps dans la pièce, j'avais pu remarquer le ventre arrondi de ma belle-mère. Un nouveau membre de la famille verrait le jour d'ici peu de temps...

Plus j'y réfléchissais, plus je me confortais dans mon choix de me rétracter. Je ne me sentais pas prête à affronter Papa avec sa nouvelle vie dont je ne faisais visiblement pas partie. Sans compter que je venais de me réveiller. Je flottais dans mon pyjama, c'est-à-dire un vieux tricot troué et délavé accompagné d'un short du même état. Pas de douche, ni de brossage de dents pour camoufler les relents de fumée qui émanaient de mes cheveux. Je pouvais donc me permettre de me montrer malpolie et m'enfermer dans ma chambre.

Je passais le reste de la journée allongée sur mon lit, à bouquiner dans mon coin en attendant que tout ce beau monde quitte la maison. Je guettais le moment où ils claqueraient la porte, une pluie traîtresse les retardant plus d'une heure. Je soupirai de soulagement quand j'entendis la voiture démarrer en début de soirée.

On toqua à la porte. J'hésitai à ouvrir. Deux choix s'offraient à moi : faire semblant de dormir ou bien prétendre ne pas entendre les bruits creux de la main qui s'impatenait dans le corridor. Au bout de quelques minutes, n'y tenant plus, je décidai d'ouvrir, à mes risques et périls. Elle se tenait là, les bras ballants et les cheveux en bataille – ma sœur, toujours égale à elle-même. Elle demeurait jolie sans fournir le moindre effort. Elle s'assit sur mon lit, à l'endroit exact où je me tenais quelques secondes plus tôt. Ses yeux noisette se baissèrent vers le carrelage blanc.

— Qu'en penses-tu ?

— De la jolie petite famille de Papa ? Oh ! je n'en sais trop rien... Ils ont l'air si...

— Parfait, finit-elle.

— Exactement. Un seul coup d'œil m'a suffi.

— Pareil ! J'ai besoin de me changer les idées, soupira ma sœur.

— On sort ce soir ! décrétai-je en lui lançant un clin d'œil. Maintenant que toute la clique a fichu le camp, demande à Maman l'autorisation et apprête-toi. Je m'occupe de nous trouver un endroit où nous pourrons nous « changer les idées », repris-je en souriant.

*
**

*Prière de ne plus me demander comment je vais, au risque
de recevoir une réponse désobligeante.*

Merci d'avance,

Effy

Il me fallait oublier. Alors, comme à chaque fois que je me sentais entraînée sur une pente glissante, j'appelais Rémy. Dans les alentours de 22 heures, deux de ses cousins vinrent nous récupérer en voiture. Ils s'appelaient Quentin et Ismaël – j'aurais sûrement oublié leur prénom le lendemain. Nous échangeâmes quelques banalités durant le trajet – enfin, Mia faisait la conversation, je me contentais de fixer le paysage qui défilait. La route fut relativement courte ; il faisait nuit noire, mis à part de nombreux virages et de la végétation, je n'avais pas vu grand-chose. Nous arrivâmes dans un quartier en hauteur de la commune de Schœlcher et nous arrêtâmes devant une maison neuve qui, à en croire le panneau planté dans la pelouse, demeurait en construction. Je remarquai qu'il s'agissait d'un quartier inhabité – les engins de chantiers entre deux blocs de ciment me le confirmèrent.

Un des cousins de Rémy souleva les volets en pvc à l'aide d'un pied de biche avant de déverrouiller la baie vitrée à galandage avec le même matériel. Puis, nous nous insinuâmes dans l'endroit. Nous découvrîmes un petit salon aux murs de lambris blanc cassé avec pour seuls meubles une table basse en lasure blanche et deux canapés en angle blanc ivoire. Quentin, Ismaël ainsi que Rémy se jetèrent sur les canapés, se mettant à leur aise. L'un d'eux entreprit de rouler un joint tandis qu'un autre sortait deux bouteilles de HSE de son sac à dos. Les interrupteurs n'étaient pas fonctionnels, ainsi, seule la lumière vacillante des réverbères de la rue nous éclairait.

J'agissais sans réfléchir. Je voulais effacer de ma mémoire ces moments refoulés : le divorce, l'abandon de Papa, le déménagement et ce mal-être qui me perforait le cœur depuis. Je ne pouvais prétendre plus longtemps que la situation ne m'affectait pas. Revoir mon géniteur dans notre cuisine, avec sa nouvelle famille accentuait mon état. C'était une chose de se douter qu'il n'en avait rien à faire de nous, c'en était une autre d'en avoir la certitude.

Mia, Rémy et les deux autres mirent de la musique. Ils commencèrent à converser tandis que je me perdais dans mes pensées – pour ne pas changer. Je fixai le faible éclairage par-delà la baie vitrée, sans prendre part à la discussion. Cela faisait trois ans que le divorce avait été officiellement prononcé. Pourtant, je m'en rappelais comme si c'était hier...

Je me souvenais encore de leurs disputes, de mes deux sœurs roulées en boule dans mon lit, attendant que l'orage passe. Je me souvenais de la porte claquée, de mon père qui quittait la maison, des larmes de ma mère. Je me souvenais de ses cris au téléphone quand elle avait appris que mon géniteur s'était installé avec une autre, de ses pleurs en recevant le faire-part et de son dégoût quand mon père avait emménagé avec sa nouvelle compagne, en Martinique, à des milliers de kilomètres de nous. Je me souvenais de ma mère qui cumulait deux emplois, de son sourire forcé, de ses « tout va bien » quand l'argent commençait à manquer et que la pension alimentaire ne suffisait plus, de ses longues nuits à éplucher les factures, en se demandant comment nous allions nous en sortir. Je me souvenais de l'absence pesante de mon père aux anniversaires, à Noël et à tous ces événements manqués. Je me souvenais de ce premier verre de whisky que Rémy m'avait tendu quand je lui avais annoncé le divorce de mes parents. Je me souvenais de cette première cigarette, de ce premier joint roulé avec un morceau du faire-part, de ce premier comprimé de MDMA, toujours avec Rémy, à tenter vainement d'oublier que ma vie s'effritait et que je n'avais plus aucun contrôle dessus. Puis, Rémy était parti.

Ce fut la mort de ma grand-mère maternelle en début d'année qui changea la donne. Maman décida de s'installer dans la maison devenue vide, que sa mère lui avait léguée. Elle nous avait annoncé cela avec tant d'entrain ! Nous quittions ainsi la banlieue parisienne pour nous installer en Martinique, l'île aux fleurs, dans la maison de nos grands-parents

décédés. Elle voulait également se rapprocher géographiquement de mon père car elle sentait que son absence pesait sur ma petite sœur de 5 ans. Maman avait toujours fourni tous les efforts du monde pour ses enfants, quitte à nous faire passer avant elle, au contraire de son ex-mari...

Tant de souvenirs à oublier... Alors, quand un des cousins de Rémy avait fait tourner son joint, je n'avais pas hésité à en prendre accompagné d'une gorgée de rhum brun. Une fois. Deux fois. Trois fois. Dix fois.

Quelques joints plus tard, le dénommé Ismaël augmenta le volume avant de me proposer de danser avec lui. J'acceptai tandis que Mia riait aux éclats avec Quentin. Paupières closes, je dansais au centre de la pièce. Je réussis enfin à tout enrayer de mon esprit. Plus de peine, de déception, d'abandon, seulement un bien-être submergeant. Je dansais, mon corps se mouvant sensuellement contre celui du jeune homme. Je ne sus néanmoins à quel moment un deuxième homme prit place à mes côtés – Quentin ou Rémy, peut-être ? J'avais perdu la notion du temps. Je ne contrôlais plus rien ; ce qui était exactement l'effet recherché. Je ne voulais plus m'arrêter de danser, quels que soient les images qui tournaient autour de moi ou les corps qui se mouvaient contre moi. Je riais.

Mon cerveau avait des failles dans son système. Mes sens étaient défaillants. La seule chose que j'arrivais plus ou moins à faire correctement était de balancer mon corps au rythme des morceaux qui défilaient. La bouche pâteuse, la sensation de picotements sur mon visage, rien ne me semblait rationnel.

Oublier. Seul ce mot subsistait dans mon esprit... Que souhaitais-je oublier au juste ?

— Ça te dirait d'aller dans un endroit un peu plus... intime ? me proposa l'un des hommes avec qui je dansais.

— Si... tu... veux, bredouillai-je, à peine audible.

— Moi aussi ? ajouta l'autre – Quentin, donc.

— C'est comme vous voulez, les gars, marmonnai-je de plus en plus lasse.

À dire vrai, je ne les écoutais pas. Je planai. Littéralement. Ils me promettaient la lune, mes propos seraient similaires. Je ne pensais plus à ma vie désastreuse, à mes sentiments encombrants, à tout ce qui m'attirait vers le bas. Je suivais ces hommes, quel que soit l'endroit où ils m'emmenaient ou ce qu'ils avaient l'intention de me faire. D'après leurs dires, ils souhaitaient me procurer du plaisir. Je les croyais.

Une voix se fit entendre. J'eus toutes les peines du monde à la reconnaître. Honnêtement, je n'aurais pu reconnaître personne.

— Effy !

Cette voix se rapprocha jusqu'à me tirer loin de ces corps chauds qui n'aspiraient qu'à me faire du « bien ». Je fronçai les sourcils sans comprendre.

— Tu es défoncée. Encore.

— Laisse-moi. Laisse-moi avec eux, répétais-je un peu plus fort. Ils vont prendre soin de moi. Ils me l'ont promis.

— Rémy, emmène-la avant qu'elle ne fasse une bêtise.

— Je vais bien ! affirmai-je en soulevant tant bien que mal mes paupières devenues trop lourdes. Parfaitement bien. Pourquoi ne me crois-tu pas ?

— Non, tu ne vas pas bien ! s'écria la dénommée Mia. Bon sang, Effy, pourquoi ressens-tu le besoin de te mettre dans un état pareil à chaque fois ?

— Pour oublier, m'esclaffai-je malgré moi. Ça me permet d'effacer de ma mémoire que Papa a ramené sa maîtresse en cloque et qu'il nous a remplacées par sa nouvelle famille parfaite. C'est à cause de lui que nous avons déménagé sur cette île pourrie. Il n'en a rien à foutre de nous,

Mia... Pourquoi c'est si facile de nous oublier ? Nous ne lui suffisions pas ?

Je m'étonnai d'autant parler. Je ne vidais jamais mon sac de la sorte. Je supposais que j'en avais gros sur le cœur.

Rémy s'approcha de moi. Il passa son bras sous mes jambes qui cédèrent aussitôt. Il ne rencontra aucune difficulté à me soulever. J'enroulai mes bras autour de son cou et me laissai porter. Je me sentais trop faible pour lutter. J'entendis les hommes avec qui je dansais ronchonner. Ils caractérisaient ma sœur de « casseuse d'ambiance ». Cette pensée m'amusa un maigre instant. Mia ? Ma Mia ? Casseuse d'ambiance ? C'était mal la connaître...

Les cousins de Rémy rangèrent et fermèrent derrière eux. Ne tenant plus sur mes jambes, ils durent me porter à deux pour réussir à glisser mon corps presque inerte par la baie coulissante, puis à m'installer sur le siège arrière.

J'eus une absence jusqu'au moment où nous regagnâmes notre maison baignée de quiétude. Je me dirigeai instinctivement vers ma chambre avant d'enfiler mon vieux pyjama. Je commençai petit à petit à recouvrer l'esprit et à réaliser le manque de discernement dont j'avais fait preuve plus tôt dans la soirée. En temps normal, jamais je n'aurais agi de la sorte. Je savais que l'alcool et la drogue modifiaient parfois mon comportement, voire désinhibaient mes sens – pour autant, je continuais à en prendre. Je me glissais sous les draps lorsque j'entendis ma sœur pénétrer dans la pièce à pas de loup. Comme à son habitude, elle prit place sur mon petit lit en soupirant de lassitude. Elle avait troqué sa jolie robe à strass contre son pyjama – je le lui avais offert, il s'agissait d'un débardeur rose avec écrit « j'ai la meilleure sœur au monde » accompagné d'un shorty brodé. Je savais d'ores et déjà que j'aurais droit à des reproches de sa part.

— Estrella Tierle, je ne te reconnais plus, déclara-t-elle d'entrée de jeu.

Elle ne m'appelait jamais Estrella. Elle utilisait toujours un surnom. Mais pas cette fois, ce qui m'incitait à croire que c'était sérieux.

— Qu'est-ce que tu racontes, Mia ?

— Tu passes ton temps à boire ou à te défoncer, souleva-t-elle en me jetant un regard inquisiteur.

— C'est peut-être la meilleure version de moi-même.

— Je ne crois pas, non. Tu vaux nettement mieux que ça. Crois-tu être la seule à souffrir ? Tu sais, je commence à en avoir assez de devoir te ramasser à chaque fois...

Je baissai la tête et admirai mes mains sales. Elles étaient recouvertes de poussière en plus de sentir l'herbe. Il me semblait que mes cheveux en étaient également imprégnés. Mes ongles, quant à eux, avaient noirci.

Mia avait raison. Elle avait toujours raison ; je détestais cela. Pourtant, que pouvais-je y faire ? C'était tellement plus simple de planer, de ne plus avoir conscience de ce qui m'environnait et de me laisser aller. Sauf que, tôt ou tard, la réalité me rattrapait toujours. Je ne pouvais rester dans cet état de béatitude à longeur de temps.

— Tu veux que j'arrête de boire et de me droguer, c'est ça ?

— Je veux que tu sois consciente de tes actes, Effy. Sans mon intervention de ce soir, réalises-tu au moins ce qu'il se serait produit avec ces deux gars ?

— Pas vraiment, non.

— Est-ce que tu peux vivre dans le monde réel avec moi, ne serait-ce que quelques jours ?

— Je ne suis même pas certaine de savoir comment faire, Mia... avouai-je, la voix cassée par la fatigue et un sanglot dans la gorge.

— On pourrait peut-être sortir entre sœurs, comme avant. Visiter le quartier, se balader en ville, faire une rando, aller au cinéma ou à la plage, quelque chose dans le genre. Ce serait un bon début, non ?

Mia ne demandait pas la lune, seulement de passer du temps avec moi. Nous ne nous étions pas retrouvées entre nous depuis bien longtemps. Je me plongeai dans ses beaux yeux noisette avant d'accepter. Je lui devais bien ça.

Mia n'était pas seulement ma sœur mais également ma jumelle. J'aurais fait n'importe quoi pour elle. Pour son bonheur. Pour lui mettre du baume au cœur. Pour son sourire. Je l'enlaçai en lui promettant de « faire un effort ». J'allais me ressaisir.

Je t'aime, Mia, et ça me manque de passer du temps avec toi.

J'aurais probablement dû lui souffler ces mots. Ils restèrent bloqués dans ma gorge, comme ce sanglot qui menaçait à tout moment d'éclater. Pourtant, Mia ne pipa mot. Elle me serra dans ses bras, comme si cette soirée s'était envolée de nos mémoires. Pas de « je suis désolée ». Rien d'autre que le silence de la nuit, car, parfois, les mots sont superflus.

.

